



HAL
open science

Des modèles aux mythes urbains : L'exemple du projet River to River à New York

Émeline Bailly

► **To cite this version:**

Émeline Bailly. Des modèles aux mythes urbains : L'exemple du projet River to River à New York. Lieux Communs - Les Cahiers du LAUA, 2011, Les modèles urbains entre courants, références et performances, 14, pp.53-66. hal-02870556

HAL Id: hal-02870556

<https://hal.science/hal-02870556>

Submitted on 24 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

DES MODÈLES AUX MYTHES URBAINS. L'EXEMPLE DU PROJET RIVER TO RIVER À NEW YORK

Émeline Bailly

Sociologue-urbaniste, CSTB/LSUG,

membre associée de Laborba – Université Paris Est

L'expansion urbaine de nombreuses villes, tant au nord qu'au sud, le développement des infrastructures (autoroute, aéroport, rond-point et échangeur, métro et transports collectifs, sites "propres"), d'objets et fonctions urbaines standardisés (centres commerciaux, opéra, multiplexe, musées, parcs et centres de loisirs, etc.), des quartiers spécialisés (quartiers d'affaires, *gated communities*, etc.) ont créé un urbanisme dit mondialisé. De fait, avec l'intense circulation des hommes et des idées, de plus en plus de références urbaines importées s'imposent dans la conception des villes.

Pour autant, à côté de cet urbanisme globalisé, l'urbanisme hérité, ancré dans une culture, ne capitule pas et résiste en partie. On assisterait plutôt à une diversification de références urbaines entremêlées entre elles, où ne domine pas nécessairement l'urbanisme globalisé (Bailly Émeline, 2009). En effet, un centre commercial, une autoroute ou même une aire de loisirs, connaissent des insertions locales différentes selon les villes. S'ils s'exportent, ils "font" plus ou moins corps avec ce qui existe déjà selon la "réception" qui en est faite. Un centre commercial à Téhéran emprunte des références du bazar, tandis qu'à *Chinatown* à New York, il se compose d'échoppes à l'image des marchés traditionnels asiatiques. Les modèles importés se combinent toujours à une culture locale-en-cours-de-mondialisation qui se maintient néanmoins dans le temps. Ainsi, chaque culture urbaine s'avère "perméable" aux influences extérieures, se métisse à d'autres, se réinvente en permanence. D'ailleurs, ces phénomènes ne sont pas nouveaux. Toutes les villes sont faites d'ailleurs. Elles sont une sédimentation d'influences extérieures accumulées au gré de leur



histoire et de leurs relations économiques, culturelles. L'espace urbain se fonde sur cette hybridation de références de nature différente.

La notion de "modèle" est elle-même ambiguë. De son origine latine (*modulus*, unité de mesure), elle revêt à présent plusieurs significations (Legrand, 1986). Elle est d'abord désignée comme l'être dont un humain s'inspire en tant que personne ou pour créer une œuvre (les saints, les héros). Elle traduit par extension une construction théorique permettant la simulation d'un ensemble physique (modèles d'univers, prototype scientifique à visée explicative ou prescriptive, etc.), d'un système humain (modèle de planification, etc.) ou utopique (villes ou communautés imaginaires). Elle peut être à la fois une simplification, une simulation, une interprétation, voire une transposition de la réalité. La notion de modèle renvoie donc certes à l'acte de "se référer", de "s'inspirer de" mais aussi de "création", de "conception" et donc de "composition". De fait, la copie pure reste rare. Elle a ponctuellement concerné l'architecture telle la Boston Public Library¹ calquée sur la bibliothèque Sainte Geneviève à Paris, mais rarement le champ urbain. Pour

¹ Conçue en 1895 par Charles Follen McKim et Philip Johnson

Jean Castex, Jean-Charles Depaule, Philippe Panerai (1975), l'histoire urbaine est marquée de grands modèles qui constituent les "types" auxquels se réfèrent les architectes et urbanistes pour composer. Il n'y a donc pas d'influences unilatérales mais toujours des réinterprétations.

À mon sens, au-delà de ces références types de la composition urbaine, il existe surtout une multiplicité de références fluctuantes, interprétables, transposables. À la notion de modèle, je préfère celle de référence qui exprime plus précisément cette dynamique d'inspiration pour concevoir. Aussi, à la suite d'Hannah Arendt (1956), je propose de distinguer les modèles "fabriqués" (grandes doctrines théoriques telle la charte d'Athènes en urbanisme) des références "partagées" qui font sens à un moment donné et qui résultent d'une interprétation.

Plutôt qu'une standardisation et une homogénéisation systématique des formes urbaines², mon hypothèse est qu'il existe une hybridation de références qui conduit à une recomposition de l'espace urbain. La conception urbaine naît de l'aller-retour entre des pensées urbaines internationales, des modèles types exportables mais aussi des

² La mondialisation du fait urbain est communément partagée par la sociologue américaine Saskia Sassen, par les urbanistes et philosophes français Annick Osmond, Olivier Mongin, Jacques Levy, l'italien Alberto Magnagni, etc.

références locales et urbaines singulières. Pour illustrer mon propos, je propose de m'arrêter sur le projet de requalification de la 125^e rue "River to River" à New York que j'ai étudié entre 2007 et 2009 à travers une analyse des documents d'urbanisme, socio-urbaine sur site, des entretiens avec les institutionnels et habitants, et la participation aux réunions autour du projet. Mon objectif est de montrer l'hétérogénéité des références urbaines mobilisées, d'en proposer une première typologie et d'interroger les fondements de la conception des villes actuelles.

RIVER TO RIVER, UN PROJET DE REVALORISATION DU CŒUR DE HARLEM

Ancien village agricole, Harlem s'urbanise à partir de 1831 avec la construction d'une ligne de chemin de fer. C'est alors un bourg prisé à l'écart de la densité industrielle du bas de l'île de Manhattan. La population est essentiellement d'origine allemande et d'Europe de l'Est, notamment de confession juive. À partir de 1910, les immeubles bourgeois commencent à être divisés et loués séparément à des familles modestes. La population est alors renouvelée avec l'arrivée massive d'Afro-Américains. Harlem devient l'un des centres de la culture afro-américaine. Après la Seconde Guerre mondiale, une partie des classes moyennes quittent le quartier. Les revenus fonciers diminuant et les taxes d'habitation ne pouvant être acquittées, des bâtiments sont délaissés, devenant des lieux de squats, voire de trafic. En 1980, 60% des immeubles sont devenus propriété de la municipalité de New York. Harlem devient alors un des emblèmes de la relégation sociale.

La réhabilitation de Harlem est initiée dans les années 1990 dans le cadre des politiques nationales contre l'exclusion. Bien desservie par les transports en commun, cette partie de Manhattan commence parallèlement à susciter l'intérêt des investisseurs, le marché de l'immobilier new-yorkais étant saturé. Jusqu'à relégué pour sa pauvreté, voire sa dangerosité, ce renouveau d'attractivité incite le *Department of City Planning* de la municipalité de New York à engager sa requalification urbaine en 2000.

Parmi les projets initiés, River to River prévoit la "régénération" d'un *corridor* urbain structuré par la 125^e rue qui traverse Harlem d'Ouest en Est. Cette voie constitue le centre des trois quartiers : West Harlem, Central Harlem (surnommé Black Harlem) et East Harlem (dit Spanish Harlem). Elle est à la fois une artère commerçante, institutionnelle et culturelle. Elle compte en effet la présence de théâtres, clubs de jazz, musées, églises avec leur chorale de

gospel, symbole de la culture afro-américaine même si celle-ci a en partie disparu. La requalification de la 125^e rue vise à renouer avec l'ancien village de Harlem autour de sa rue principale, *main street*, qui relie les deux rives de Manhattan, d'y créer un *corridor* à l'image des centres commerciaux tout en densifiant et gentrifiant cette frange urbaine.

Le premier plan de "zoning" du corridor présenté par la municipalité de New York propose d'accroître la densité bâtie dans les secteurs qui le permettent, avec autant de programmes résidentiels, économiques, culturels et récréatifs que d'habitat social réclamé par les riverains.

ESPACE DE CONCERTATION, CO-PRÉSENCE DES CONCEPTIONS URBAINES

La méthode participative et la gouvernance se sont imposées dans de nombreuses villes du monde comme une méthode urbaine type, une "best practice" (Navez Bouchanine, 2008). La Municipalité de New York a dans ce sens défini son propre cadre de concertation dit URLUP. Cette procédure impose des temps de participation obligatoire entre les porteurs du projet et les

3 Community board est un conseil de représentants locaux d'un des 59 community districts, rattaché à Harlem au borough de Manhattan et à la Mairie de New York.

représentants locaux et *Community Boards* ³ concernés. Elle induit la prise en compte des différents attendus du projet. Le compromis entre la municipalité, les promoteurs et les organi-

sations locales légitimes à participer constitue la base du plan de *rezoning*.

Les projets urbains résultent d'un aller-retour entre différents points de vue. Par exemple, l'équilibre entre le développement local et les ambitions d'attractivité métropolitaine (loisirs, commerce, accessibilité, etc.) conduit à énoncer des règles incitatives. Il s'agit de proposer un plan de zonage attractif pour les investisseurs et un système de bonus sur les constructions (pour des équipements, des *open spaces* ou du logement social) tout en maîtrisant la densité. Il s'agit moins de concevoir un nouvel espace urbain que d'en maîtriser son évolution à travers une réglementation des densités, volumes et fonctions des constructions.

La conception de la ville à plusieurs conduit à la coexistence, la confrontation de multiples visions. Les professionnels ne sont plus les seuls détenteurs "du savoir" sur la ville et doivent légitimer d'autres références que celles des "modèles fabriqués" de leur profession. De la même manière, les habitants et autres acteurs économiques, sociaux ou culturels doivent apprendre à exprimer

et réinterpréter leurs attentes. Ainsi, la multiplicité des formes d'expression, y compris subjectives, fait émerger l'hétérogénéité et la complexité du monde perçu, vécu. Elle favorise une diversification des références urbaines.

DES REPRÉSENTATIONS SYMBOLIQUES SUPPORT D'UN PROJET COMMUN

Si les attendus de l'opération sont distincts selon les acteurs, les objectifs d'attractivité font consensus. La municipalité souhaite favoriser l'attractivité du Nord de Manhattan et son essor économique. Les promoteurs cherchent à promouvoir des programmes immobiliers tandis que les riverains et leurs représentants veulent améliorer l'image de Harlem pour en tirer des bénéfices en termes de services et équipements mais aussi d'emploi dans la construction, le commerce et les activités touristiques.

À l'occasion du projet River to River, les professionnels, habitants et promoteurs ont dès lors cherché à inverser l'image négative de Harlem. Ils ont "choisi" de valoriser la communauté noire américaine, la seule qui se soit diffusée culturellement au-delà des limites de Harlem à travers notamment le jazz, les mouvements pour les droits des noirs et ce, au détriment des autres cultures communautaires pourtant implantées de longue date. Ils ne tiennent pas compte par exemple de la mémoire latino-américaine du *Spanish Harlem* ou de l'ancienne communauté juive du début du XX^e siècle. Une série d'éléments symboliques de cette culture sont mis en exergue : valorisation du patrimoine bâti ou culturel notamment les théâtres et clubs de jazz, légitimation des vendeurs de rue comme élément de folklore, organisation d'évènements attractifs (projets d'art public, festivals sur la culture noire américaine). Les différentes visions des protagonistes trouvent un compromis dans la représentation symbolique du territoire, liée à l'histoire de Harlem, et l'imaginaire collectif afro-américain associé à ce quartier.

Ces représentations symboliques permettent d'élaborer un compromis entre des visions opposées pour la revalorisation du corridor. Si les organisations locales abandonnent certains potentiels bénéfiques pour la communauté (notamment concernant les espaces verts, les équipements, les logements sociaux, une moindre densité), ils militent pour conserver la mémoire du "Black Harlem" qui symbolise leur appartenance à ce quartier. Ils acceptent la gentrification, source de bénéfices publics (taxes et investissement dans les services collectifs), tout en favorisant la défense d'une culture, même si celle-ci

est instrumentalisée et devient une stratégie de marketing territorial. Cette réinvention du Black Harlem est l'expression d'une continuité, d'un ancrage des noirs américains dans cette partie de Harlem, et ce, par crainte d'une dilution culturelle liée à l'arrivée de populations nouvelles. Elle offre aussi l'image d'un nouvel Harlem "acceptable" pour les non-résidents et les touristes. Le choix de créer une centralité commerciale sur la 125^e rue où les Blancs venaient écouter les "musiques noires" et non au niveau de la 135^e rue, ancien axe culturel du Black Harlem, traduit aussi cette volonté d'"ouvrir" Harlem.

⁴ *Commun* – du latin *communis*, ce qui "appartient à plusieurs personnes" (Littre) – désigne ce qui est partagé par une communauté, un groupe humain. Le commun se distingue dès lors du public en tant qu'espace du politique, des citoyens. Il peut concerner quelques individus comme un vaste ensemble humain. Ainsi, le regard sur le monde est pour Hannah Arendt ce qui est commun à un ensemble humain.

L'histoire et l'identité culturelle réinventées fondent un imaginaire commun ⁴ à tous ces acteurs. Plus encore, elles créent une image symbolique du renouveau de Harlem et, par extension, un potentiel touristique et économique. Ce sont donc moins la requalification et l'apport de nouvelles aménités à

la population qui vont servir de références à l'aménagement que sa valeur symbolique.

DE LA RÉFÉRENCE HÉRITÉE DE LA MAIN STREET AU CORRIDOR COMMERCIAL IMPORTÉ

River to River consiste à créer une rue à l'image de celles des anciennes petites villes moyennes américaines, autour d'une rue centrale reliant les deux rives de Manhattan. L'enjeu est bien de reconstituer une *main street* bordée d'une façade commerciale continue. Cette rue doit être le centre commercial et culturel du nouveau Harlem, tout en étant un nouvel espace de promenade attractif, plaisant et sûr. C'est la rue comme lieu de vie, avec ses terrasses de café, ses promeneurs, ses boutiques multiples. Le modèle de la "walking city" américaine du début du XX^e siècle est aussi fréquemment cité par les concepteurs du projet.

Le renouveau de l'"ambiance" urbaine est traduit dans le "remove streetscape". Il a pour ambition de réinventer le "paysage" et les usages (promenade, commerces, loisirs, services,...) de la 125^e rue. Il propose une mise en scène, un "décor" de l'espace commun, confortable, aéré, ouvert et animé.

Dans cette perspective, un guide a été élaboré, le *streetscape guidelines*, pour créer l'unité urbaine de la 125^e rue autour du design urbain, de larges trottoirs piétons, d'enseignes commerciales et d'espaces culturels. Il prévoit aussi de contrôler la forme, la densité (faible hauteur permettant à la lumière d'inonder la rue) et l'implantation des nouveaux bâtiments le long de la rue. Cette "qualité

urbaine" de la rue est établie en référence à Paris et Barcelone, pour leurs larges trottoirs offrant terrasses de café et possibilité de promenades, mais aussi Tokyo pour son animation commerciale. C'est bien l'attractivité commerciale et la création d'une promenade, en tant que loisirs potentiellement attractifs, qui est avant tout recherchée, et ce, en référence à des centralités commerciales importées.

Le *streetscape guidelines* s'attache également à créer une façade cohérente, dite "streetwall" respectueuse de l'identité des cinq séquences urbaines repérées. Composé tant de *brownstones*, (maisons en briques caractéristiques) que de hauts bâtiments, un principe de régulation des hauteurs a été retenu pour préserver les différentes ambiances urbaines.

Des règles sont énoncées pour une continuité et une transparence des boutiques à rez-de-chaussée, pour embellir et rendre agréable l'expérience piétonne "the pedestrian experience". À aucun moment il n'est fait référence aux usages actuels de la 125^e rue. Ce qui importe, c'est de créer les conditions de sa nouvelle attractivité.

La mise en valeur des bâtiments existants, notamment ceux qui ont une valeur historique, est enfin encouragée. Elle a pour ambition de constituer un attrait supplémentaire au piéton, avec des plaques rappelant l'histoire culturelle et politique de Harlem que symboliserait alors la 125^e rue. Le souci d'attractivité, notamment touristique, conduit à susciter une multiplicité d'intérêts potentiels (historique, culturel, récréatif, etc.). D'ailleurs, dans le cadre du projet, le *Business Improvement district* (BID) – qui regroupe les commerçants et entrepreneurs pour l'amélioration du cadre de vie et de la commercialité de l'espace public – a déjà négocié avec les tours touristiques de Manhattan pour qu'ils traversent et s'arrêtent dans la 125^e rue.

Si la volonté affichée est de recréer la *main street* des anciennes villes moyennes américaines, en la croisant à la référence plus récente des *walking cities*, elle affiche aussi des influences d'autres villes occidentales. Il y a donc hybridation entre références héritées et importées. Ces influences se mêlent et constituent un support pour imaginer l'espace urbain.

La *main street* reconstituée comme la promenade commerciale à l'image des grandes métropoles internationales ont une visée de marketing. Ces rues mises en scène avec leur façade de boutiques distinctes, ornementées d'enseignes, bordées de larges trottoirs arborés, sont, selon Christine Boyer (1992), proches

des reconstitutions des décors de théâtre. Pour elle, il y aurait des similitudes entre le vocabulaire de l'architecture et celui du monde du spectacle, que l'on retrouve également dans les centres d'attractions. Ce serait un modèle narratif qui fonderait la toile de fond des nouveaux espaces urbains avec un design rétro, vintage. La ville devient fiction et simulation, un décor, un "tableau vivant" qui fait le lien entre le passé et un présent /futur imaginaire.

La réalité urbaine est ainsi réinventée en permanence en référence à des

5 La tradition est pour eux "un ensemble de pratiques de nature rituelle et symbolique qui sont normalement gouvernées par des règles ouvertement ou tacitement acceptées, et cherchent à inculquer certaines valeurs et normes de comportement par la répétition". Elles sont en ce sens différentes de la coutume qui se traduit par son invariabilité, sa pérennité dans le temps.

traditions passées réinterprétées. Eric Hobsbawm et Terence Ranger (1983) parlent de traditions ⁵ "inventées" construites et parfois instituées. Ils estiment que le passé devient le moyen d'inventer un nouveau langage. Les anciens modèles qui ne sont plus valables sont réutilisés, adaptés à

d'autres significations. Plus encore, ces traditions inventées peuvent symboliser la cohésion sociale ou l'appartenance à des groupes, légitimer des institutions, des statuts, des relations d'autorité, voire "inculquer des systèmes de valeurs", "des codes de conduite". Elles deviennent alors le "ciment de l'invention" au même titre que les références extérieures ou utopiques. Elles renvoient à des formes symboliques qui organisent la répétition du passé de manière emblématique pour penser le présent et le futur. La référence au passé de la *main street* de la petite ville américaine relève bien d'une tradition inventée permettant de recomposer l'espace urbain présent en lien avec un passé mythifié. Ces traditions qui se mélangent d'influences extérieures sont donc bien matière à invention.

DES RÉFÉRENCES IMPORTÉES DU VILLAGE AFRICAIN À LA MODERNITÉ AMÉRICAINE

Les références venues d'ailleurs sont elles aussi réinterprétées. Pour exemple, la place Adam Clinton Powell, au centre de la 125^e rue ⁶, est conçue en grande partie à partir d'idéaux internationaux. Cette place a été conçue en 1964 en lien avec un bâtiment public d'État de 23 étages. Elle fut créée par défaut, la parcelle étant en partie inconstructible en raison d'un parking en sous-sol. La place n'a jamais été réellement aménagée mais a rapidement été utilisée et porteuse d'une valeur culturelle spécifique. Elle est située au cœur des commerces et lieux de divertissements de la 125^e rue. Elle a une portée

6 Dont l'urbanisation a été confiée à l'UTAP (Urban Technical Assistance Project), organisation de consultants de Columbia University par l'État et le community board 10.

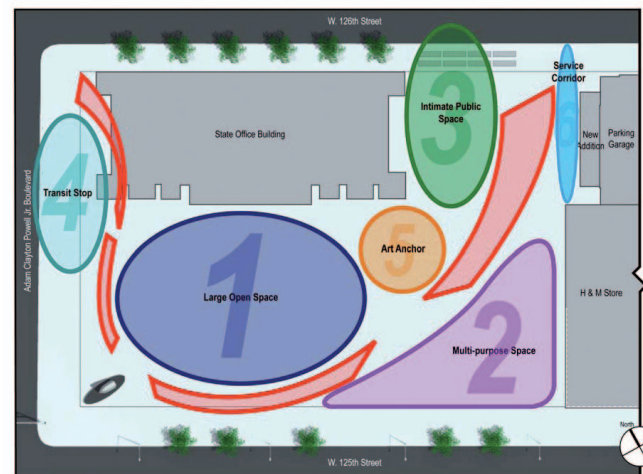


Schéma d'aménagement place Adam Clayton Powell – 2006

historique, étant l'ancien *speaker corner* où politiciens et activistes venaient exprimer leurs points de vue. Elle est aussi le lieu symbolique de la culture afro-américaine, étant le point central de la parade et de toutes les festivités de Harlem. La place est d'ailleurs surnommée "African Square". Le parti pris des urbanistes de Columbia University rassemblés dans le bureau d'étude UTAP – Urban Technical Assistance Project – (Hermanuz Ghislaine et Smith Glenn, 2006) fut de proposer une place publique, favorisant une diversité d'usages tout en valorisant l'histoire locale et la culture afro-américaine, telle que proposée dans le projet River to River. Ils suggèrent d'en faire le centre historique de Harlem tout en étant le support de sa nouvelle image autour de l'identité africaine et américaine.

Dans cette perspective, le modèle du village africain va fonder les propositions d'aménagement. À ce titre, les urbanistes présentent plusieurs exemples de places en faisant apparaître les éléments africains qui leur paraissent caractéristiques : grande portion du village réservée à la place, distinction de l'espace par genre, présence d'un arbre symbolique, espaces de rencontre, marchés, limites et séparation spatiale, notamment par un mur, etc. Ils proposent un aménagement en référence à ces éléments en les réinterprétant le cas échéant. Par exemple, la répartition par genre conduit à une partition de l'espace selon les pratiques des usagers.

Ainsi, la place est maximisée dans sa taille et structurée par un "mur banc" organisant l'espace à l'image du mur des places africaines. Plusieurs lieux d'usage sont distingués (cf. schéma page précédente) : un large espace ouvert au centre, comme espace de rencontre, (1) ; un espace polyvalent visible pour les événements le long de la 125^e rue : marché, expositions, etc.(2) ; un espace plus calme pour les résidents et usagers(3) ; un lieu d'arrêt de transit pour les promeneurs de la 125^e rue (4) ; un espace d'exposition artistique(5).

Chaque portion d'espace est détaillée et fait une double référence, d'une part aux villages d'Afrique de l'Ouest (place centrale, traitement esthétique, etc.) et d'autre part aux aménagements américains et plus particulièrement new-yorkais (Battery Park, Lincoln Center, etc.). Ils s'essaient à réinventer un double patrimoine africain et américain, censé caractériser le "nouveau Harlem".

Le réaménagement de la place en référence à des symboles new-yorkais mais aussi d'origine africaine traduit cette ambition d'une représentation mythifiée

7 Rosemary Wakeman, historienne est professeur et Directrice des Études Urbaines de Fordham University, New York.

de la culture afro-américaine. Rosemary Wakeman⁷ parle même d'un "nouvel imaginaire d'exotisme", qui prend appui sur des influences extérieures pour

servir des intérêts économiques et des objectifs de gentrification (Smith,1979). Ces références importées participent donc elles-aussi à la conception urbaine, plus encore à la constitution d'une symbolique commune.

Ces influences venues d'ailleurs se métissent de visions idéales. Ainsi, place Adam Clinton Powell des installations numériques "du futur" sont prévues : projection au sol, kiosque électronique, mur interactif sur la culture noire américaine. Ces insertions technologiques (écrans interactifs, wifi, point d'information électronique) sont autant de symboles de modernité, d'avenir. Elles sont à la fois support d'innovation et de présentation de la mémoire du "Black Harlem". La matérialisation de ces nouvelles technologies permet un détour par des visions urbaines idéales pour se représenter un certain présent "connecté" à l'évolution du monde.

A contrario, la création de lieux de proximité n'est pas posée dans le projet River to River. Ce projet s'appuie sur les constructions des promoteurs pour offrir de nouveaux lieux publics (principe de bonus sur les hauteurs ou densité en contrepartie de la création des *open spaces* ou *surfaces culturelles*). Aussi, les communautés locales elles-mêmes ont pris l'initiative de créer des lieux collectifs, tels les *community gardens*, notamment dans l'East Harlem. Elles

proposent par la création de ces jardins des formes de résistance à l'uniformisation de la 125^e rue. Ces aménagements spontanés se développent à Harlem à partir de réinterprétations localisées et communautaires, que je propose de qualifier de références vernaculaires. Ils s'inventent indépendamment des politiques urbaines et des influences que celles-ci portent (Kirschenblatt-Gimblett, 1999). Ils deviennent des espaces de résistance à la promotion privée, mais aussi à la municipalité de New York.

Ces lieux "vernaculaires" sont avant tout des espaces sociaux de proximité matérialisant l'empreinte culturelle d'une communauté pour un temps donné. Setha Low et Neil Smith (2006) parlent de *vernacularization*, définie comme le processus qui fait que l'espace global est habillé d'attributs locaux qui maintiennent l'identité culturelle et sociale (*cultural identity*) et constituent des espaces collectifs vernaculaires (*place identity*). John Brinckerhoff Jackson (1984) parle même de paysage vernaculaire conçu dans la culture de proximité selon des besoins sociaux et d'identités temporaires.

L'hybridation de ces différentes influences fonde la réalité du nouvel espace urbain aménagé de la 125^e rue. Plus encore, elle crée un imaginaire commun dans la mesure où elle construit une représentation imagée, idéale qui peut être matérialisée dans un projet urbain. Cet imaginaire devient potentiellement commun à tous ces acteurs, à une communauté par le métissage des conceptions urbaines. Il inscrit l'espace dans un présent social et culturel, dans un devenir collectif. Il rend possible la construction d'identité, d'usages, de symboles partagés.

HYBRIDATION D'INFLUENCES ET IMAGINAIRES URBAINS

À travers le projet River to River, on observe ainsi un métissage d'influences de natures différentes. Représentations symboliques (le renouveau d'une culture noire américaine), traditions inventées (la *main street* ou les vendeurs folklorisés), références importées (les promenades commerciales des grandes mégapoles internationales, les places villageoises d'Afrique de l'ouest), visions idéales (les technologies du futur) et/ou vernaculaires (*community gardens*) coexistent.

Loin de modèles qui s'imposent, les références mobilisées, quelles que soient leurs natures, s'entremêlent, interagissent dans la conception du nouvel espace aménagé. Il n'y a donc pas d'autonomie des influences. Elles sont adaptées,

réinterprétées, détournées, transfigurées par ceux qui font et vivent la ville. Ce faisceau d'influences s'inscrit en continuité avec le passé pour mieux le réinventer, s'inspire de visions venues d'ailleurs, d'imaginaires pour mieux projeter l'espace urbain. Loin d'une homogénéisation de l'espace urbain, nous assistons à une recomposition avec certes des insertions d'éléments importés mais aussi les apports d'une multiplicité d'autres références. Aborder la complexité des influences qui ont contribué à créer les lieux, induit dès lors de considérer leurs inter-relations, leurs combinaisons, leurs sédimentations plurielles.

Par ailleurs, ces influences sont porteuses d'idéaux, d'imaginaires, d'inventions urbaines. Ainsi, dans le projet de revalorisation de la 125^e rue, l'idéal du renouveau noir américain à Harlem, les idéaux africains, technologiques ou issus du passé, font symbole et dessinent un mythe commun. Ce mythe est traduit dans l'espace sous forme de significations sociales, urbaines mais aussi symboliques. Il prend une forme, devient langage et signe. Il exprime une représentation singulière des hommes aux lieux à un moment donné. Il est dès lors créateur de sens commun. Ce sont ces significations chargées de ces symboliques qui fabriquent un paysage, une atmosphère, une identité urbaine commune. H.R. Jauss (1974) estime même que ces sens inventés sont à l'origine des nouveaux canons esthétiques. Les lieux sont dès lors le produit de ces références, support d'imaginaires, qui s'entrecroisent, s'hybrident de manière à donner des significations elles-mêmes interprétables de l'être au monde.

Dans l'exemple River to River, chaque type de références traduit de fait des visions symboliques du devenir urbain. Gilbert Durand (1964) considère d'ailleurs que les "bassins sémantiques", c'est-à-dire les ensembles d'imaginaires socio-culturels homogènes d'une société, "se recomposent plus rapidement dans le contexte d'échanges mondialisés."

8 Marcel Gauchet estime en effet que le christianisme a rendu possible une relation plus directe avec Dieu, la communion individuelle avec Dieu (l'incarnation du Christ et la Trinité) et l'édification d'une institution. Il a permis un monde de l'autonomie, un monde dans lequel les hommes se donnent leurs propres règles. Il est ainsi "la religion de la sortie de la religion", ce qui ne signifie pas pour autant "sortie de la croyance religieuse", mais "sortie d'un monde où la religion est structurante, où elle commande la forme politique des sociétés et définit l'économie du lien social".

6. Bachelard (1957) considérerait l'imagination comme dynamique de création dans la mesure où elle nous projette hors du strict présent. Elle peut être une possibilité de mythes communs pour inventer un futur humain en rupture avec le désenchantement du monde⁸ décrit par Marcel Gauchet (1985). Dans cette perspective, expressions

sensibles, idéales, imaginaires, apparaissent susceptibles d'être au fondement des espaces urbains et créatrices de sens commun. Plusieurs auteurs ont déjà insisté sur la dimension symbolique et poétique des lieux. Marc Augé (1992) met en avant la notion d'espaces symboliques liée à l'histoire, à l'identité, à des mythes, à un "sens commun". Pierre Sansot (2004) évoque les "grands lieux urbains", porteurs "d'une poétique de la ville dans son ensemble". Au-delà des ponctuelles insertions urbaines mondialisées, la multiplicité des références, y compris symboliques et vernaculaires, est selon moi, à considérer dans la conception urbaine comme condition d'émergence de nouveaux mythes urbains communs. C'est ce que Pierre Sansot amorçait dans sa proposition de "remythifier les lieux".

BIBLIOGRAPHIE

ARENDT, H., (1956)

Condition de l'homme moderne, traduction française Calmann-Lévy, réédition 1994, coll. Agora.

AUGÉ, M., (1992)

Les non-lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité, Seuil, Paris.

BACHELARD, G., (1957)

La poétique de l'espace, Rééd. 2007, PUF, Paris.

BAILLY, E., (2009)

Espaces imaginés. Espaces habités - au-delà de la mondialisation, Thèse de doctorat sous la direction de Thierry Paquot, Institut d'Urbanisme de Paris-UPEC.

BOYER, Ch., (1992)

"Cities for sale", in Sorokin Mickael (1992), *Variations on a theme park, the new american city and the end of public space*, Hill & Wang, New York.

BRINCKERHOFF JACKSON, J., (1984)

À la découverte du paysage vernaculaire, rééd. Acte Sud, Paris.

CASTEX J., DEPAULE J.-C., PANERAI PH., (1975)

De l'îlot à la barre, Andros Corda, Paris.

CITY OF NEW YORK, DEPARTMENT CITY PLANNING, (2006)

125th Street River to River Study, Streetscape strategy, New York.

CITY OF NEW YORK - DEPARTMENT OF CITY PLANNING, prepared by URBITRAN ASSOCIATES, (2006)

Draft scope of work for the 125th street corridor rezoning and related actions environmental impact statement, december 13, 2006, New York.

CITY OF NEW YORK /SHOP ARCHITECT, (2006)

Transforming east river waterfront, New York.

CITY OF NEW YORK, (2005)

Urlup process, New York.

DURAND, G., (1964)

L'Imagination symbolique, PUF coll. Quadrige, rééd. 1998, Paris.

GAUCHET, M., (1985)

Le désenchantement du monde, une histoire politique de la religion, rééd. Poche, Paris.

HERMANUZ GH., SMITH G., (2006)

Adam Clayton Powell, Jr State Office Building Plaza, planning and design study : African Square, final report, sponsored by Manhattan Community Board 10, HCDC, NYS Office of General Service and prepared by UTAP, Columbia University, New York.

HOBBSAWN, E., RANGER, T., (1983)

L'invention de la tradition, rééd. 2006, Ed Amsterdam, Paris.

JAUSS, H.R., (1974)

Pour une esthétique de la réception, Gallimard, traduction de 1978, Paris.

KIRSCHENBLATT-GIMBLETT, B., (1999)

"Performing the city : reflections on the urban vernacular" in Chase J., Crawford M., Kaliski J., *EveryDay Urbanism*, the Monacelli Press, New York.

LEGRAND, G., (1986)

Dictionnaire de la philosophie, Bordas, Paris.

LOW S., SMITH N., (2006)

The politics of public space, Routledge, New York.

NAVEZ BOUCHANINE, F., (2008)

Des quartiers marginalisés à l'épreuve du développement durable : les politiques urbaines en question. Regards croisés Maghreb/ France", coordonné par, LOUEST-INAU.

SANSOT, P., (1973, 2004)

Poétique de la ville, Petite Bibliothèque Payot, Paris.

SMITH, N., (1979)

"Toward a theory of gentrification. A back to the city Movement by capital, not people", *APA Journal*, octobre 1979.

